

DES
COMPENSATIONS
DANS
LES DESTINÉES HUMAINES.

DE L'IMPRIMERIE DE M^{MB} V^E COURCIER.

DES
COMPENSATIONS
DANS
LES DESTINÉES HUMAINES.

TROISIÈME ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME DEUXIÈME.

PAR M. ET M^{ME} AZAÏS.

PARIS,

Chez BÉCHET, Libraire, quai des Augustins, n° 57.
Et chez LEDOUX et TENRÉ, Libr., rue Pierre-Sarrazin, n° 8;

1818.



PRÉFACE (1).

SI je me suis fait entendre dans le volume précédent, j'ai indiqué l'étendue et la nature du Principe le plus vrai, le plus général et le plus simple.

Je vais présenter quelques applications de ce Principe.

Je dis quelques applications : le livre qui les comprendrait toutes, serait le livre de toute l'histoire, de toute la morale, de toute la politique, de toute la physique, de la nature entière dans son ensemble et tous ses détails.

Il faut en laisser la composition à l'esprit humain ; il y travaillera sans cesse.

(1) Par M. Azais.

Sous le titre de *Système universel*, je n'ai osé me charger que d'en tracer le plan et les parties principales.

L'Ouvrage que l'on va lire avait déjà paru sous le nom seul de ma Femme; ce qui n'était point d'une exacte vérité : je crois avoir eu tort de ne pas le dire.

C'est réellement ma femme qui m'a fourni le fonds des *Six Nouvelles* ajoutées à la seconde édition de mon Ouvrage sur les Compensations; mais je l'ai modifié par des additions et des suppressions nombreuses, par de fréquens changemens dans la disposition des scènes, et sur-tout par le soin que je me suis imposé de retoucher entièrement le style, et de lui donner le plus qu'il m'a été possible de correction et de clarté.

Il est très peu de femmes qui puissent composer avec ordre, et écrire avec pureté. Celles qui possèdent cet avantage se rapprochent des hommes par leur caractère; pour cette raison, elles n'ont reçu qu'à un faible degré les facultés si aimables, si intéressantes, que la nature a réservées aux femmes; elles ont peu d'imagination, peu de grâces, peu d'abandon; à ces dons heureux tiennent de près la négligence, le vague et le désordre: il faut bien que tout se compense.

Les ouvrages produits par des femmes douces et sensibles, par des femmes qui ne possèdent, à un degré éminent, que les qualités de leur sexe, ne peuvent donc être considérés, en littérature, que comme des ébauches indécises, dans lesquelles le sentiment et l'imagination prédominent

aux dépens de la justesse, et qui, pour acquérir toute leur valeur, ont besoin d'être livrés, sans réserve, au travail et à l'autorité d'un homme réfléchi. Les résultats de ce concert doivent alors avoir un caractère particulier, un caractère mélangé de force et de douceur, de raison et de sentiment, d'élévation et de simplicité, de précision et d'abondance.

Il me semble que l'on a trouvé ce caractère dans nos *Six Nouvelles*, et, plus récemment, dans un autre recueil d'un genre plus familier, dans notre *Ami des Enfants*. Ces deux Ouvrages sont les fruits de l'intimité de sort qui s'est étendue à toutes nos occupations, à toutes nos affections, à toutes nos pensées. Dans nos *Six Nouvelles*, comme dans notre *Ami des Enfants*, les sujets sont principalement

de l'invention de ma Femme; l'ordre et le style sont principalement de moi; de plus, un certain nombre de pages m'appartiennent uniquement; mais, le plus souvent, c'est de l'ouvrage même de ma Femme que l'inspiration m'est venue. Echauffé ou attendri par la lecture de ce qu'elle m'avait fourni, j'ai créé à mon tour des situations, et j'ai exprimé des sentimens analogues à ceux qu'elle me chargeait de mettre en œuvre; j'ai sans doute fait, en ce genre, autrement et bien mieux que, sans une telle préparation, je n'aurais pu parvenir.

Après avoir ainsi défini notre communauté dans l'Ouvrage que nous présentons une seconde fois au public, je dois cependant attribuer à ma Femme une part qui

est plus spécialement la sienne , afin que le lecteur ne soit pas exposé à me faire des reproches qui ne manqueraient pas de justice , au lieu de l'intérêt plus touchant que notre Ouvrage pourra peut-être lui inspirer.

Presque toutes les opinions des femmes très sensibles ne sont qu'une émanation ou une transformation de leur besoin d'aimer. Il en est qui , ayant dans l'âme une grande élévation , entretenue par une conduite parfaite , pensent néanmoins que leur sexe est uniquement né pour obéir. Elles ne se doutent point que cette obéissance passive , dont elle font un dogme , une première vertu , un premier devoir , n'est principalement , en elles , qu'un sentiment profond , un sentiment passionné. C'est par dévouement , par amour , qu'elles

ont donné, à leur époux, toute leur volonté, toute leur existence; elles se plaisent ensuite à proclamer, comme loi rigoureuse, le généreux penchant qui est leur habitude, et qui fait leur bonheur.

Sans doute les femmes ont besoin d'être gouvernées; je crois l'avoir démontré dans le chapitre où j'ai défini les avantages et les défauts de leur caractère; elles ont d'ordinaire trop de sensibilité, trop d'imagination, trop de mobilité, pour ne pas manquer souvent de prévoyance. J'ajouterai que, dans une famille, comme dans une monarchie, il est nécessaire que le chef n'éprouve pas une résistance fréquente et capricieuse; car si, habituellement, il ne commande pas; s'il ne peut faire que des représentations toujours discutées, souvent écartées, il s'aigrit, il s'ir-

rite , ou, ce qui peut-être entraîne des suites encore plus déplorables, il finit par prendre son parti sur le malheur auquel sa famille s'expose ; il devient indifférent à ses peines et à son sort.

Mais le gouvernement de famille, image du gouvernement monarchique, n'est pas le despotisme. Celui-ci ne s'établit que lorsque le chef est dominateur par caractère, ou bien lorsque les sujets invoquent le pouvoir absolu par sentiment de leur propre faiblesse, et plus encore par zèle d'affection et ardeur de reconnaissance.

J'ose espérer que nos lecteurs ne soupçonneront point, dans mon caractère, le penchant au despotisme. C'est cependant ce qui aurait pu arriver, si je ne les avais prévenus que le gouvernement du château de Solages n'est nullement de mon

institution, mais de l'institution de ma Femme, qui a mis, dans cette création, toute la dignité de ses sentimens, et toute sa passion de déférence. J'avoue que ma raison entraînée n'a osé rien changer à cette oeuvre d'exaltation généreuse; elle a trouvé le tableau si frappant et si noble, qu'elle a craint, si elle le réduisait à des couleurs moins fortes, de le gâter, de le refroidir; elle ne s'est permis de toucher qu'aux détails d'expression et aux nuances de style. Plus récemment, elle s'est imposé le même respect, en rédigeant, pour notre Ami des Enfans, le drame *des deux Familles*; c'est du même auteur, et c'est le même genre de composition.

Les lecteurs attentifs reconnaîtront encore, à une autre indication, que nos Six Nouvelles ont commencé par être l'ou-

vrage de ma Femme : le Principe des Compensations n'y est pas assez fréquemment en scène et en évidence ; pressée par le besoin de peindre ses propres sentimens, et d'affermir les cœurs honnêtes dans les dispositions vertueuses, ma Femme a souvent oublié qu'elle avait une idée générale à développer et à défendre ; en sorte que, sans jamais s'éloigner de cette idée, ce qu'elle dit semble ne pas toujours servir à la démontrer.

Il était naturel que le Principe des Compensations fût plus présent à ma pensée : elle s'en nourrit depuis si long-temps ! Aussi, il fait comme la substance du récit de M. Dalmont. Ce récit est presque entièrement mon ouvrage.

Au reste, dans les ouvrages d'imagination, les réflexions ne doivent pas être

prodiguées; il faut laisser au lecteur judicieux le soin de faire lui-même celles qui sont vraies et naturelles. Je pense que celui qui se sera arrêté, avec quelque attention, sur mon premier volume, celui qui se sera pénétré de la vérité et de l'universalité du Principe des Compensations, appliquera aisément ce Principe à toutes les situations et à tous les caractères que nous allons lui présenter.

Qu'il nous soit permis d'espérer un résultat encore plus honorable, et de fonder cet espoir sur un témoignage de grande valeur. M^{me} de Staël, peu de temps avant sa dernière maladie, lut, avec un profond intérêt, nos Six Nouvelles. Dans une lettre qu'elle m'écrivait le 3 février, elle louait sur-tout l'histoire de M^{me} de Belval (c'est

celle où les scènes principales se passent au château de Solages). « Elle est faite, me disait-elle, pour inspirer une forte raison dans toutes les circonstances de la vie. »

Telle a été notre intention. Nous serons heureux si tous nos lecteurs jugent également que nous l'avons remplie.